

Si l'on savait combien il est doux et facile de faire souvent et à peu de frais de *ces miracles!*

Hélas ! pour certaines infortunes abandonnées ou repoussées de tous... un salut immédiat, inespéré, accompagné de paroles bienveillantes, d'égards tendrement charitables, ne doit-il pas avoir, n'a-t-il pas l'apparence surnaturelle d'un *miracle?*...

Aussi était-il *humainement* permis à Jeanne Duport, non pas d'espérer, mais seulement de rêver à la probabilité de la fortune inouïe que lui assurait madame d'Harville.

« Ce n'est pas un miracle, ma bonne mère, répondit Clémence vivement émue; ce que je fais pour vous, ajouta-t-elle en rougissant légèrement au souvenir de Rodolphe, ce que je fais pour vous m'est inspiré par un généreux esprit qui m'a appris à compatir au malheur... c'est lui qu'il faut remercier et bénir...

— Ah ! madame !... je bénirai vous et les vôtres !... dit Jeanne Duport en pleurant. Je vous demande pardon de m'exprimer si mal... mais je n'ai pas l'habitude de ces grandes joies... c'est la première fois que cela m'arrive !...

— Eh bien !... voyez-vous, Jeanne, dit la Lorraine attendrie, il y a aussi parmi les riches des Rigolettes et des Goualeuses... en grand... il est vrai... mais quant au bon cœur... c'est la même chose ! »

Madame d'Harville se retourna toute surprise vers la Lorraine en lui entendant prononcer ces deux noms.

« Vous connaissez la Goualeuse et une jeune ouvrière nommée Rigolette ? demanda Clémence à la Lorraine.

— Oui, madame... La Goualeuse... bon petit ange, a fait l'an passé pour moi, mais, dame ! selon ses pauvres moyens, ce que vous faites pour Jeanne... Oui, madame... oh ! ça me fait du bien à dire et à répéter à tout le monde, la Goualeuse m'a retirée d'une cave où je venais d'accoucher sur la paille... et le cher petit ange m'a établie, moi et mon enfant, dans une chambre où il y avait un bon lit et un berceau... La Goualeuse avait fait ces dépenses-là par pure charité... car elle me connaissait à peine et était pauvre elle-même... C'est beau cela, n'est-ce pas, madame ? dit la Lorraine avec exaltation.

— Oh !... oui... la charité du pauvre envers le pauvre est grande et sainte ! dit Clémence les yeux mouillés de douces larmes.

— Il en a été de même de mademoiselle Rigolette, qui, selon ses moyens de petite ouvrière, reprit la Lorraine, avait, il y a quelques jours, offert ses services à Jeanne. »

« Quel singulier rapprochement !... se dit Clémence de plus en plus émue, car chacun de ces deux noms, la Goualeuse et Rigolette, lui rappelait une noble action de Rodolphe. » Et vous, mon enfant, que puis-je pour vous ? dit-elle à la Lorraine. Je voudrais que les noms que vous venez de prononcer avec tant de reconnaissance vous portassent aussi bonheur.

— Merci, madame, dit la Lorraine avec un sourire de résignation amère ; j'avais un enfant... il est mort... je suis poitrinaire condamnée... je n'ai plus besoin de rien.

— Quelle idée sinistre ! A votre âge... si jeune, il y a toujours de la ressource.

— Oh ! non, madame... je sais mon sort... je ne me plains pas... j'ai vu encore cette nuit mourir un poitrinaire dans la salle... on meurt bien doucement... allez... Je vous remercie toujours de vos bontés...

— Vous vous exagérez votre état...

— Je ne me trompe pas, madame... je le sens bien... Mais puisque vous êtes si bonne... une grande dame comme vous est toute-puissante...

— Parlez... dites... que voulez-vous ?

— J'avais demandé un service à Jeanne... mais puisque, grâce à Dieu et à vous, elle s'en va...

— Eh bien ! ce service... ne puis-je vous le rendre ?...

— Certainement, madame... un mot de vous aux sœurs ou au médecin arrangerait tout.

— Ce mot je le dirai, soyez-en sûre... De quoi s'agit-il ?

— Depuis que j'ai vu l'actrice qui est morte si tourmentée de la crainte d'être coupée en morceaux après sa mort, j'ai la même peur... Jeanne m'avait promis de réclamer mon corps... et de me faire enterrer...

— Ah ! c'est horrible ! dit Clémence en frissonnant d'épouvante ; il faut venir ici pour savoir qu'il est encore pour le pauvre des misères et des terreurs même au delà de la tombe...

— Pardon, madame, dit timidement la Lorraine, pour une grande dame riche et heureuse comme vous méritez de l'être, cette demande est bien triste... je n'aurais pas dû la faire !

— Je vous en remercie au contraire, mon enfant, elle m'apprend une misère que j'ignorais, et cette science ne sera pas stérile... Soyez tranquille : quoique ce moment fatal soit bien éloigné d'ici... quand il arrivera... vous serez sûre de reposer en terre sainte...

— Oh ! merci, madame ! s'écria la Lorraine ; si

j'osais vous demander la permission de baiser votre main... »

Clémence présenta sa main aux lèvres desséchées de la Lorraine.

« Oh ! merci !... madame... j'aurai quelqu'un à aimer et à bénir jusqu'à la fin... avec la Goualeuse... et je ne serai plus attristée... pour après ma mort... »

Ce détachement de la vie et ces craintes d'outre-tombe avaient péniblement affecté madame d'Harville ; se penchant à l'oreille de la sœur qui venait l'avertir que mademoiselle de Fermont avait complètement repris connaissance, elle lui dit :

« Est-ce que réellement l'état de cette jeune femme est désespéré ? »

Et, d'un signe, elle lui indiqua le lit de la Lorraine.

« Hélas ! oui, madame, la Lorraine est condamnée... elle n'a peut-être plus huit jours à vivre. »

Une demi-heure après, madame d'Harville, accompagnée de M. de Saint-Rémy, emmenait chez

elle la jeune orpheline à qui elle avait caché la mort de sa mère.

Le jour même un homme de confiance de madame d'Harville, après avoir été visiter, rue de la Barillerie, la misérable demeure de Jeanne Duport, et avoir recueilli sur cette digne femme les meilleurs renseignements, loua aussitôt sur le quai de l'École deux grandes chambres et un cabinet bien aéré, meubla en deux heures ce modeste, mais salubre logis, et grâce aux ressources instantanées du Temple, le soir même Jeanne Duport fut transportée dans cette demeure, où elle trouva ses enfants et une excellente garde malade.

Le même homme de confiance fut chargé de réclamer et de faire enterrer le corps de la Lorraine, lorsqu'elle succomberait à sa maladie.

Après avoir conduit et installé chez elle mademoiselle de Fermont, madame d'Harville partit aussitôt pour Asnières, accompagnée de M. de Saint-Rémy, afin d'aller chercher Fleur-de-Marie et de la conduire chez Rodolphe.

#### CXLIV. — ESPÉRANCE.



Les premiers jours du printemps approchaient, le soleil commençait à prendre un peu de force, le ciel était pur, l'air tiède... Fleur-de-Marie, appuyée sur le bras de la Louve, essayait ses forces en se promenant dans le jardin de la petite maison du docteur Griffon.

La chaleur vivifiante du soleil et le mouvement de la promenade coloraient d'une teinte rosée les traits pâles et amaigris de la Goualeuse ; ses vêtements de paysanne ayant été déchirés dans la précipitation des premiers secours qu'on lui avait donnés, elle portait une robe de mérinos d'un bleu foncé, faite en blouse et seulement serrée autour de sa taille délicate et fine par une cordelière de laine.

« Quel bon soleil ! dit-elle à la Louve en s'arrêtant au pied d'une charmille d'arbres verts exposés au midi, et qui s'arrondissaient autour d'un banc de

Pierre. Voulez-vous que nous nous asseyions un moment ici, la Louve ?

— Est-ce que vous avez besoin de me demander si je veux ? » répondit brusquement la femme de Martial en haussant les épaules.

Puis, ôtant de son cou un châle de bourre de soie, elle le ploya en quatre, s'agenouilla, le posa sur le sable un peu humide de l'allée, et dit à la Goualeuse :

« Mettez vos pieds là-dessus.

— Mais, la Louve, dit Fleur-de-Marie qui s'était aperçue trop tard du dessein de sa compagne pour l'empêcher de l'exécuter ; mais, la Louve, vous allez abîmer votre châle...

— Pas tant de raisons !... la terre est fraîche, » dit la Louve ; et prenant d'autorité les petits pieds de Fleur-de-Marie, elle les posa sur le châle.

« Comme vous me gênez ! la Louve...

— Hum !... vous ne le méritez guère ; toujours à vous débattre contre ce que je veux faire pour votre bien... Vous n'êtes pas fatiguée ? Voilà une bonne demi-heure que nous marchons... Midi vient de sonner à Asnières.

— Je suis un peu lasse... mais je sens que cette promenade m'a fait du bien.

— Vous voyez... vous étiez lasse... vous ne pouviez pas me demander plus tôt de vous asseoir ?

— Ne me grondez pas, je ne m'apercevais pas de ma lassitude... c'est si bon de marcher quand on a été longtemps alitée... de voir le soleil, les arbres, la campagne quand on a cru ne les revoir jamais !

— Le fait est que vous avez été dans un état désespéré durant deux jours... Pauvre Goualeuse!... oui, on peut vous dire cela maintenant... on désespérerait de vous...

— Et puis, figurez-vous, la Louve, que me voyant sous l'eau... malgré moi je me suis rappelé qu'une méchante femme, qui m'avait tourmentée quand j'étais petite, me menaçait toujours de me jeter aux poissons... plus tard elle avait encore voulu me noyer... (1). Alors je me suis dit : Je n'ai pas de bonheur... c'est une fatalité, je n'y échapperai pas...

— Pauvre Goualeuse!... ç'a été votre dernière idée quand vous vous êtes crue perdue ?

— Oh ! non... , dit Fleur-de-Marie avec exaltation, quand je me suis sentie mourir, ma dernière pensée a été pour celui que je regarde comme mon Dieu ; de même qu'en me sentant renaître, ma première pensée s'est élevée vers lui...

— C'est plaisir de vous faire du bien, à vous... vous n'oubliez pas.

— Oh ! non !... c'est si bon de s'endormir avec sa reconnaissance et de s'éveiller avec elle !

— Aussi on se mettrait dans le feu pour vous.

— Bonne Louve... Tenez, je vous assure qu'une des causes qui me rendent heureuse de vivre... c'est l'espoir de vous porter bonheur, d'accomplir ma promesse... vous savez, nos châteaux en Espagne de Saint-Lazare ?

— Quant à cela, il y a du temps de reste ; vous voilà sur pied, j'ai fait mes frais... comme dit mon homme.

— Pourvu que M. le comte de Saint-Rémy me dise tantôt que le médecin me permet d'écrire à madame George!... Elle doit être si inquiète!... et peut-être M. Rodolphe aussi!... ajouta Fleur-de-Marie en baissant les yeux et en rougissant de nouveau à la pensée de son Dieu. Peut-être ils me croient morte!...

— Comme le croient aussi ceux qui vous ont fait noyer, pauvre petite... Oh ! les brigands !

— Vous supposez donc toujours que ce n'est pas un accident, la Louve ?

— Un accident?... Oui, les Martial appellent ça des accidents... Quand je dis les Martial!... c'est sans compter mon homme... car il n'est pas de la famille, lui... pas plus que n'en seront jamais François et Amandine...

— Mais quel intérêt pouvait-on avoir à ma mort ? Je n'ai jamais fait de mal à personne... personne ne me connaît.

— C'est égal... si les Martial sont assez scélérats pour noyer quelqu'un, ils ne sont pas assez bêtes pour le faire sans y avoir un intérêt... Quelques mots que la veuve a dits à mon homme dans la prison... me le prouvent bien...

— Il a donc été voir sa mère, cette femme terrible ?

— Oui, et il n'y a plus d'espoir pour elle, ni pour Calebasse, ni pour Nicolas. On avait découvert bien des choses ; mais ce gueux de Nicolas, dans l'espoir d'avoir la vie sauve, a dénoncé sa mère et sa sœur pour un autre assassinat... Ça fait qu'ils y passeront tous... l'avocat n'espère plus rien, les gens de la justice disent qu'il faut un exemple.

— Ah ! c'est affreux ! presque toute une famille ?

— Oui, à moins que Nicolas ne s'évade ; il est dans la même prison qu'un monstre de bandit appelé le Squelette, qui machine un complot pour se sauver lui et d'autres ; c'est Nicolas qui a fait dire cela à Martial par un prisonnier sortant ; car mon homme a été encore assez faible pour aller voir son gueux de frère à la Force. Alors, encouragé par cette visite, ce misérable, que l'enfer confonde ! a eu le front de faire dire à mon homme que d'un moment à l'autre il pourrait s'échapper, et que Martial lui tienne prêt chez le père Micou de l'argent et des habits pour se déguiser.

— Votre Martial a si bon cœur.

— Bon cœur tant que vous voudrez, la Goualeuse ; mais que le diable me brûle si je laisse mon homme aider un assassin qui a voulu le tuer ! Martial ne dénoncera pas le complot d'évasion, c'est déjà beaucoup... D'ailleurs, maintenant que vous voilà en santé, la Goualeuse, nous allons partir, moi, mon homme et les enfants, pour notre tour de France ; nous ne remettons jamais les pieds à Paris : c'était bien assez pénible à Martial d'être appelé fils du guillotiné... Qu'est-ce que cela serait donc lorsque mère, frère et sœur y auraient passé?...

— Vous attendrez au moins que j'aie parlé de vous à M. Rodolphe, si je le revois... Vous êtes revenue au bien, j'ai dit que je vous en ferais récompenser, je veux tenir ma parole. Sans cela, comment m'acquitterais-je envers vous ? Vous m'avez sauvé la vie... et pendant ma maladie vous m'avez comblé de soins...

(1) Dans une des caves submergées de Bras-Rouge, aux Champs-Élysées.

— Justement ! maintenant j'aurais l'air intéressé, si je vous laissais demander quelque chose pour moi à vos protecteurs. Vous êtes sauvée... je vous répète que j'ai fait mes frais...

— Bonne Louve... rassurez-vous... ce n'est pas vous qui serez intéressée, c'est moi qui serai reconnaissante...

— Écoutez donc ! dit tout d'un coup la Louve en se levant, on dirait le bruit d'une voiture. Oui... oui, elle approche ; tenez, la voilà, l'avez-vous vue passer devant la grille ? il y a une femme dedans.

— Oh ! mon Dieu !... s'écria Fleur-de-Marie avec émotion ; il m'a semblé reconnaître...

— Qui donc ?

— Une jeune et jolie dame que j'ai vue à Saint-Lazare, et qui a été bien bonne pour moi...

— Elle sait donc que vous êtes ici ?

— Je l'ignore ; mais elle connaît la personne dont je vous parlais toujours, et qui, si elle le veut, et elle le voudra, je l'espère, pourra réaliser nos châteaux en Espagne de la prison...

— Une place de garde-chasse pour mon homme, avec une cabane pour nous au milieu des bois... dit la Louve en soupirant. Tout ça c'est des rêves... c'est trop beau, ça ne peut pas arriver... »

Un bruit de pas précipités se fit entendre derrière la charmille ; François et Amandine, qui, grâce aux bontés du comte de Saint-Rémy, n'avaient pas quitté la Louve, arrivèrent essoufflés en criant :

« La Louve, voici une belle dame avec M. de Saint-Rémy ; ils demandent à voir tout de suite Fleur-de-Marie.

— Je ne m'étais pas trompée..., » dit la Goualeuse.

Presque au même instant parut M. de Saint-Rémy, accompagné de madame d'Harville.

A peine celle-ci eut-elle aperçu Fleur-de-Marie, qu'elle s'écria, en courant à elle et en la serrant tendrement entre ses bras :

« Pauvre chère enfant !... vous voilà... Ah !... sauvée !... sauvée miraculeusement d'une horrible mort... Avec quel bonheur je vous retrouve... moi qui, ainsi que vos amis, vous avais cru perdue... vous avais tant regrettée !

— Je suis aussi bien heureuse de vous revoir, madame ; car je n'ai jamais oublié vos bontés pour moi, dit Fleur-de-Marie, en répondant aux tendresses de madame d'Harville avec une grâce et une modestie charmante.

— Ah ! vous ne savez pas quelle sera la surprise, la folle joie de vos amis qui, à cette heure, vous pleurent si amèrement... »

Fleur-de-Marie, prenant la main de la Louve qui

s'était retirée à l'écart, dit à madame d'Harville en la lui présentant :

« Puisque mon salut est si cher à mes bienfaiteurs, madame, permettez-moi de vous demander leurs bontés pour ma compagne qui m'a sauvée au risque de sa vie...

— Soyez tranquille, mon enfant... vos amis prouveront à la brave Louve qu'ils savent que c'est à elle qu'ils doivent le bonheur de vous revoir. »

La Louve, rouge, confuse, n'osant ni répondre ni lever les yeux sur madame d'Harville, tant la présence d'une femme de cette dignité lui imposait, n'avait pu cacher son étonnement en entendant Clémence prononcer son nom.

« Mais il n'y a pas un moment à perdre, reprit la marquise. Je meurs d'impatience de vous emmener, Fleur-de-Marie ; j'ai apporté dans ma voiture un châte, un manteau bien chaud ; venez, venez, mon enfant... » Puis, s'adressant au comte : « Serez-vous assez bon, monsieur, pour donner mon adresse à cette courageuse femme, afin qu'elle puisse demain faire ses adieux à Fleur-de-Marie ? De la sorte, vous serez bien forcée de venir nous voir, ajouta madame d'Harville en s'adressant à la Louve.

— Oh ! madame, j'irai bien sûr, répondit celle-ci, puisque ce sera pour dire adieu à la Goualeuse ; j'aurais trop de chagrin de ne pouvoir pas l'embrasser encore une fois. »

.....  
 Quelques minutes après, madame d'Harville et la Goualeuse étaient sur la route de Paris.

.....  
 Rodolphe, après avoir assisté à la mort de Jacques Ferrand si terriblement puni de ses crimes, était rentré chez lui dans un accablement inexprimable.

Ensuite d'une longue et pénible nuit d'insomnie, il avait mandé près de lui sir Walter Murph, pour confier à ce vieux et fidèle ami l'écrasante découverte de la veille au sujet de Fleur-de-Marie.

Le digne squire fut atterré ; mieux que personne il pouvait comprendre et partager l'immensité de la douleur du prince.

Celui-ci, pâle, abattu, les yeux rougis par des larmes récentes, venait de faire à Murph cette poignante révélation.

« Du courage ! dit le squire en essuyant ses yeux ; car, malgré son flegme, il avait aussi pleuré. Oui, du courage, monseigneur ! beaucoup de courage !.. Pas de vaines consolations... ce chagrin doit être incurable...

— Tu as raison... Ce que je ressentais hier n'est rien auprès de ce que je ressens aujourd'hui...

— Hier, monseigneur... vous éprouviez l'étour-

dissement de ce coup ; mais sa réaction vous sera de jour en jour plus douloureuse... Ainsi donc du courage !... L'avenir est triste... bien triste...



— Et puis hier... le mépris et l'horreur que m'inspirait cette femme... mais que Dieu en ait pitié !... elle est à cette heure devant lui... Hier enfin la surprise, la haine, l'effroi, tant de passions violentes refoulaient en moi ces éléments de tendresse désespérée... qu'à présent je ne contiens plus... A peine si je pouvais pleurer... Au moins maintenant... auprès de toi... je le peux... Tiens, tu vois... Je suis sans forces... je suis lâche, pardonne-moi... Des larmes... encore... toujours... Oh ! mon enfant !... mon pauvre enfant !...

— Pleurez, pleurez, monseigneur... hélas ! la perte est irréparable.

— Et tant d'atroces misères à lui faire oublier, s'écria Rodolphe avec un accent déchirant, après ce qu'elle a souffert !... Songe au sort qui l'attendait !

— Peut-être cette transition eût-elle été trop brusque pour cette infortunée, déjà si cruellement éprouvée ?

— Oh ! non... non !... va... si tu savais avec quels ménagements... avec quelle réserve je lui aurais

appris sa naissance ! comme je l'aurais doucement préparée à cette révélation !... C'était si simple... si facile... Oh ! s'il ne s'était agi que de cela, vois-tu ? ajouta le prince avec un sourire navrant, j'aurais été bien tranquille et pas embarrassé. Me mettant à genoux devant cette enfant idolâtrée, je lui aurais dit : Toi qui as été jusqu'ici si torturée... sois enfin heureuse... et pour toujours heureuse... Tu es ma fille... Mais non, dit Rodolphe en se reprenant, non, ce n'est pas cela... ceci aurait été trop brusque, trop imprévu... Oui ! je me serais donc bien contenté, et je lui aurais dit d'un air calme : Mon enfant, il faut que je vous apprenne une chose qui va bien vous étonner... Mon Dieu ! oui... figurez-vous qu'on a retrouvé les traces de vos parents... votre père existe... et votre père... c'est moi. » Ici le prince s'interrompit de nouveau. « Non ! non, c'est encore trop brusque, trop prompt... mais ce n'est pas ma faute, cette révélation me vient tout de suite aux lèvres... c'est qu'il faut tant d'empire sur soi... tu comprends, mon ami, tu comprends... Être là, devant sa fille, et se contraindre ! » Puis, se laissant emporter à un nouvel accès de désespoir, Rodolphe s'écria : « Mais à quoi bon ? à quoi bon ces vaines paroles ? Je n'aurai plus jamais rien à lui dire. Oh ! ce qui est affreux, affreux à penser, vois-tu ? c'est de penser que j'ai eu ma fille près de moi... pendant tout un jour... oui, pendant ce jour à jamais maudit et sacré où je l'ai conduite à la ferme, ce jour où les trésors de son âme angélique se sont révélés à moi dans toute leur pureté ! J'assistais au réveil de cette nature adorable... et rien dans mon cœur ne me disait : C'est ta fille... Rien... rien... Oh ! aveugle, barbare, stupide que j'étais !... Je ne devinais pas... Oh ! j'étais indigne d'être père !

— Mais, monseigneur.

— Mais enfin... s'écria le prince, a-t-il dépendu de moi, oui ou non, de ne la jamais quitter ? Pourquoi ne l'ai-je pas adoptée, moi qui pleurais tant ma fille ? Pourquoi, au lieu d'envoyer cette malheureuse enfant chez madame George, ne l'ai-je pas gardée près de moi ?... Aujourd'hui je n'aurais qu'à lui tendre les bras... Pourquoi n'ai-je pas fait cela ? pourquoi ? Ah ! parce qu'on ne fait jamais le bien qu'à demi, parce qu'on n'apprécie les merveilles que lorsqu'elles ont lui et disparu pour toujours... parce qu'au lieu d'élever tout de suite à sa véritable hauteur cette admirable jeune fille qui, malgré la misère, l'abandon, était, par l'esprit et par le cœur, plus grande, plus noble peut-être qu'elle ne le fût jamais devenue par les avantages de la naissance et de l'éducation... j'ai cru faire beaucoup pour elle en la plaçant dans une ferme... auprès de bonnes gens...

comme j'aurais fait pour la première mendiante intéressante qui se serait trouvée sur ma route... C'est ma faute... c'est ma faute. Si j'avais fait cela, elle ne serait pas morte... Oh!... je suis bien puni... je l'ai mérité... mauvais fils... mauvais père!... »

Murph savait que de pareilles douleurs sont inconsolables, il se tut.

Après un assez long silence, Rodolphe reprit d'une voix altérée :

« Je ne resterai pas ici, Paris m'est odieux... demain, je pars... »

— Vous avez raison, monseigneur.

— Nous ferons un détour, je m'arrêterai à la ferme de Bouqueval... J'irai m'enfermer quelques heures dans la chambre où ma fille a passé les seuls jours heureux de sa triste vie... Là on recueillera avec religion tout ce qui reste d'elle... les livres où elle commençait à lire... les cahiers où elle a écrit... les vêtements qu'elle a portés... tout... jusqu'aux meubles... jusqu'aux tentures de cette chambre... dont je prendrai moi-même un dessin exact. Et à Gérolstein... dans le parc réservé où j'ai fait élever un monument à la mémoire de mon père outragé... je ferai construire une petite maison où se trouvera cette chambre... Là j'irai pleurer ma fille... De ces deux funèbres monuments, l'un me rappellera mon crime envers mon père, l'autre le châtement qui m'a frappé dans mon enfant... » Après un nouveau silence, Rodolphe ajouta : « Ainsi donc, que tout soit prêt... demain matin... »

Murph, voulant essayer de distraire un moment le prince de ses sinistres pensées, lui dit :

« Tout sera prêt, monseigneur ; seulement vous oubliez que demain devait avoir lieu à Bouqueval le mariage du fils de madame George et de Rigolette... Non-seulement vous avez assuré l'avenir de Germain et doté magnifiquement sa fiancée... mais vous leur avez promis d'assister à leur mariage comme témoin... Alors seulement ils devaient savoir le nom de leur bienfaiteur.

— Il est vrai, j'ai promis cela... Ils sont à la ferme... et je ne puis y aller demain... sans assister à cette fête... et je l'avoue, je n'aurai pas ce courage...

— La vue du bonheur de ces jeunes gens calmerait peut-être un peu votre chagrin.

— Non, non, la douleur est solitaire et égoïste. Demain tu iras m'excuser et me représenter auprès d'eux, tu prieras madame George de rassembler tout ce qui a appartenu à ma fille... On fera faire le dessin de sa chambre et on me l'enverra en Allemagne.

— Partirez-vous donc aussi, monseigneur, sans voir madame la marquise d'Harville? »

Au souvenir de Clémence, Rodolphe tressaillit...

ce sincère amour vivait toujours en lui, ardent et profond... mais dans ce moment il était pour ainsi dire noyé sous le flot d'amertume dont son cœur était inondé...

Par une contradiction bizarre, le prince sentait que la tendre affection de madame d'Harville aurait pu seule l'aider à supporter le malheur qui le frappait, et il se reprochait cette pensée comme indigne de la rigidité de sa douleur paternelle.

« Je partirai sans voir madame d'Harville, répondit Rodolphe. Il y a peu de jours, je lui écrivais la peine que me causait la mort de Fleur-de-Marie... Quand elle saura que Fleur-de-Marie était ma fille... elle comprendra qu'il est de ces douleurs ou plutôt de ces punitions fatales qu'il faut avoir le courage de subir seul... oui, seul... pour qu'elles soient expiatoires... et elle est terrible l'expiation que la fatalité m'impose... terrible!... car elle commence pour moi... à l'heure où le déclin de la vie commence aussi. »

On frappa légèrement et discrètement à la porte du cabinet de Rodolphe, qui fit un mouvement d'impatience chagrine.



Murph se leva et alla ouvrir.

A travers la porte entre-bâillée, un aide de camp

du prince dit au squire quelques mots à voix basse. Celui-ci répondit par un signe de tête, et, se retournant vers Rodolphe :

« Monseigneur me permet-il de m'absenter un moment ? Quelqu'un veut me parler à l'instant même pour le service de votre altesse royale.

— Va..., » répondit le prince.

A peine Murph fut-il parti que Rodolphe, cachant sa figure dans ses mains, poussa un long gémissement.

« Oh ! s'écria-t-il, ce que je ressens m'épouvante... Mon âme déborde de fiel et de haine ; la présence de mon meilleur ami me pèse... le souvenir d'un noble et pur amour m'importune et me trouble, et puis... cela est lâche et indigne... mais hier soir j'ai appris avec une joie barbare la mort de Sarah... de cette mère dénaturée qui a causé la perte de ma fille ; je me plais à me retracer l'horrible agonie du monstre qui a fait tuer mon enfant. O rage ! je suis arrivé trop tard... s'écria-t-il en bondissant sur son fauteuil. Pourtant... hier, je ne souffrais pas cela... et hier comme aujourd'hui je croyais ma fille morte... Oh ! oui, mais je ne me disais pas ces mots qui désormais empoisonneront ma vie : J'ai vu ma fille... je lui ai parlé... j'ai admiré tout ce qu'il y avait d'adorable en elle... Oh ! que de temps j'ai perdu à cette ferme !... Quand je songe que je n'y suis allé que trois fois !... oui, pas plus... Et je pouvais y aller tous les jours... Voir ma fille tous les jours... Que dis-je ? la garder à jamais près de moi... Oh ! tel sera mon supplice... de me répéter cela tous les jours... toujours ! »

Et le malheureux trouvait une volupté cruelle à revenir à cette pensée désolante et sans issue ; car le propre des grandes douleurs est de s'aviver incessamment par de terribles redites.

Tout à coup la porte du cabinet s'ouvrit, et Murph entra très-pâle, si pâle que le prince se leva à demi et s'écria :

« Murph... qu'as-tu ?... »

— Rien, monseigneur...

— Tu es bien pâle... pourtant.

— C'est... l'étonnement...

— Quel étonnement ?

— Madame d'Harville !...

— Madame d'Harville !... grand Dieu ! un nouveau malheur !...

— Non, non, monseigneur, rassurez-vous... elle est... là... dans le salon de service...

— Elle... ici... elle chez moi... c'est impossible !...

— Aussi, monseigneur... vous dis-je... la surprise...

— Une telle démarche de sa part... Mais qu'y a-t-il donc, au nom du ciel ?

— Je ne sais... mais je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve...

— Tu me caches quelque chose !

— Sur l'honneur, monseigneur... sur l'honneur... non... je ne sais que ce que madame la marquise m'a dit.

— Mais que t'a-t-elle dit ?...

« — Sir Walter (et sa voix était émue, mais son regard rayonnait de joie), ma présence ici doit vous étonner beaucoup... Mais il est certaines circonstances si impérieuses qu'elles laissent peu le temps de songer aux convenances. Priez Son Altesse de m'accorder à l'instant quelques moments d'entretien en votre présence... car je sais que le prince n'a pas au monde de meilleur ami que vous. J'aurais pu lui demander de me faire la grâce de venir chez moi ; mais c'eût été un retard d'une heure peut-être, et le prince me saura gré de n'avoir pas retardé d'une minute cette entrevue... » a-t-elle ajouté avec une expression qui m'a fait tressaillir.

— Mais..., dit Rodolphe d'une voix altérée, et devenant malgré lui plus pâle encore que Murph, je ne devine pas la cause de ton trouble... de... ton émotion... de... ta pâleur... il y a autre chose... cette entrevue...

— Sur l'honneur, je ne... sais rien de plus... Ces seuls mots de la marquise m'ont bouleversé. Pourquoi ? je l'ignore... Mais vous-même... vous êtes bien pâle, monseigneur.

— Moi?... dit Rodolphe en s'appuyant sur un fauteuil, car il sentait ses genoux se dérober sous lui.

— Je vous dis, monseigneur, que vous êtes aussi bouleversé que moi... Qu'avez-vous ?

— Dussé-je mourir sur le coup... prie madame d'Harville d'entrer ! » s'écria le prince.

Par une sympathie étrange, la visite si inattendue, si extraordinaire de madame d'Harville avait éveillé chez Murph et chez Rodolphe une même vague et folle espérance ; mais cet espoir leur semblait si insensé, que ni l'un ni l'autre n'avait voulu se l'avouer.

Madame d'Harville, suivie de Murph, entra dans le cabinet du prince.

## CXLV. — LE PÈRE ET LA FILLE.



**I**GNORANT, nous l'avons dit, que Fleur-de-Marie fût la fille du prince, madame d'Harville, toute à la joie de lui ramener sa protégée, avait cru pouvoir la lui présenter presque sans ménagements ; seulement, elle l'avait laissée dans sa voiture, ignorant si Rodolphe voulait se faire connaître à cette jeune fille et la recevoir chez lui.

Mais s'apercevant de la profonde altération des traits de Rodolphe, qui trahissaient un morne désespoir ; remarquant dans ses yeux les traces récentes de quelques larmes, Clémence pensa qu'il avait été frappé par un malheur bien plus cruel pour lui que la mort de la Goualeuse ; ainsi, oubliant l'objet de sa visite, elle s'écria :

« Grand Dieu !... monseigneur... qu'avez-vous ?

— Vous l'ignorez, madame ?... Ah ! tout espoir est perdu... Votre empressement... l'entretien que vous m'avez si instamment demandé... j'avais cru...

— Oh ! je vous en prie, ne parlons pas du sujet qui m'amenaient ici... Monseigneur... au nom de mon père, dont vous avez sauvé la vie... j'ai presque droit de vous demander la cause de la désolation où vous êtes plongé... Votre abattement, votre pâleur, m'épouvantent... Oh ! parlez, monseigneur... soyez généreux... parlez, ayez pitié de mes angoisses...

— A quoi bon, madame ? ma blessure est incurable...

— Ces mots redoublent mon effroi... Monseigneur, expliquez-vous... Sir Walter... mon Dieu, qu'y a-t-il ?

— Eh bien !... dit Rodolphe d'une voix entrecoupée, en faisant un violent effort sur lui-même, depuis que je vous ai instruite de la mort de Fleur-de-Marie... j'ai appris qu'elle était ma fille...

— Fleur-de-Marie ?.. votre fille !... s'écria Clémence avec un accent impossible à rendre.

— Oui... Et tout à l'heure, quand vous m'avez fait dire que vous vouliez me voir à l'instant... pour m'apprendre une nouvelle qui me comblerait de joie... ayez pitié de ma faiblesse... mais un père

fou de douleur d'avoir perdu son enfant... est capable des plus folles espérances. Un moment j'avais cru... que... mais non, non, je le vois... je m'étais trompé... Pardonnez-moi... je ne suis qu'un misérable insensé... »

Rodolphe, épuisé par le contre-coup d'un fugitif espoir et d'une déception écrasante, retomba sur son siège en cachant sa figure dans ses mains.

Madame d'Harville restait stupéfaite, immobile, muette, respirant à peine, tour à tour en proie à une joie enivrante, à la crainte de l'effet foudroyant de la révélation qu'elle devait faire au prince, exaltée enfin par une religieuse reconnaissance envers la Providence qui la chargeait, elle... elle... d'annoncer à Rodolphe que sa fille vivait... et qu'elle la lui ramenait...

Clémence, agitée par ces émotions si violentes, si diverses, ne pouvait trouver une parole...

Murph, après avoir un moment partagé la folle espérance du prince, semblait aussi accablé que lui.

Tout à coup la marquise, cédant à un mouvement subit, involontaire, oubliant la présence de Murph et de Rodolphe, s'agenouilla, joignit les mains et s'écria, avec l'expression d'une piété fervente et d'une gratitude ineffable :

« Merci !... mon Dieu... soyez béni !... je reconnais votre volonté toute-puissante... merci encore, car vous m'avez choisie... pour lui apprendre que sa fille est sauvée !... »

Quoique dits à voix basse, ces mots, prononcés avec un accent de sincérité et de sainte exaltation, arrivèrent aux oreilles de Murph et du prince.

Celui-ci redressa vivement la tête au moment où Clémence se relevait.

Il est impossible de dire le regard, le geste, l'expression de la physionomie de Rodolphe en contemplant madame d'Harville, dont les traits adorables, empreints d'une joie céleste, rayonnaient en ce moment d'une beauté surhumaine.

Appuyée d'une main sur le marbre d'une console, et comprimant sous son autre main les battements précipités de son sein, elle répondit par un signe de tête affirmatif à un regard de Rodolphe qu'il faut encore renoncer à rendre.

« Et... où est-elle ?... dit le prince en tremblant comme la feuille.





LES  
**MYSTÈRES**

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

---

PARIS.  
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—  
1844

